

NOTICE
SUR LA VIE ET LES ŒUVRES
DE
FRÈRE CHARLES TURMEL

Breton, Jésuite et Architecte

1597-1675

Il y a quelque trente ans, le 7 avril 1904, M. Henri Bourde de la Rogerie, archiviste du Finistère, lisait à la réunion des Sociétés des Beaux-Arts des départements, dans l'hémicycle de l'École des Beaux-Arts de Paris, un Mémoire sur un « *Recueil de plans d'édifices construits par les architectes de la Compagnie de Jésus de 1607 à 1672* »¹.

« Ce recueil, conservé à la bibliothèque communale de Quimper, ne figure pas à l'inventaire des manuscrits de la bibliothèque inséré au tome XXII du *Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques de France* publié en 1893. Il ne présente aucune désignation d'origine, mais provient vraisemblablement de la bibliothèque de l'ancien collège des Jésuites de Quimper. Grossièrement relié par un ouvrier inexpérimenté, il comprend des éléments assez disparates : sept frontispices de thèses, quinze portraits du XVII^e siècle, des figures et des estampes découpées dans des traités de géométrie et d'architecture; enfin cent six plans et dessins manuscrits, disposés sans aucun ordre : églises, chapelles,

1. HENRI BOURDE DE LA ROGERIE. — *Notice sur un Recueil de Plans d'Édifices construits par les Architectes de la Compagnie de Jésus, 1607-1672.* — Paris, Plon-Nourrit, 1904; grand in-8°, 23 p. Nous nous y référerons dans ce travail sous le titre : *Recueil de Quimper.*

collèges, châteaux, maisons et moulins, objets d'ameublement ». — « Bien que pour la plupart ces plans se rapportent à des édifices peu importants ou disparus, ils méritent cependant, poursuit l'ancien archiviste du Finistère, d'être étudiés, car ils permettront aux historiens de reconnaître la part qui revient à chaque architecte dans la construction de plusieurs anciens collèges... Les plus anciens documents sont du frère Martellange, le célèbre architecte de la Compagnie de Jésus; un frère Jésuite, *sur lequel nous ne savons rien de plus que cette courte notice écrite par lui* : « Charles Turmel, Breton, architecte et religieux de la Compagnie de Jésus », a signé d'autres plans bien inférieurs à ceux de Martellange... ».

C'était une coutume au xvii^e siècle que les provinces de l'Ordre envoyassent chaque année à Rome un catalogue manuscrit de leurs diverses maisons, du personnel, des fonctions que chacun remplissait². Ces archives, providentiellement sauvées de la destruction pendant les quarante années que la Compagnie de Jésus demeura supprimée (1773-1814), ont évidemment subi de regrettables pertes. A dix années près cependant nous avons pu reconstituer avec exactitude le *curriculum vitæ* du frère Charles Turmel. Il n'en faut pas davantage pour mettre en lumière le rôle joué par lui dans la construction des collèges de Jésuites au xvii^e siècle, pour permettre aussi d'ajouter : « Ce volume grossièrement relié par un ouvrier inexpérimenté » contient les documents qu'à la fin d'une carrière bien remplie le frère Charles Turmel conservait par devers lui. Recueilli dans sa cellule, le 9 octobre 1675, jour qu'il mourut au

2. Ces Catalogues étaient mis au point chaque année par le provincial et son secrétaire au cours du mois de novembre. Ils précisent la composition de chaque maison pour l'année scolaire qui vient de s'ouvrir, et la fonction principale de chaque membre de la communauté. Il va sans dire que, pour des emplois du genre de ceux qu'exercent Martellange et Turmel, l'époque des mutations (septembre) n'est pas aussi stricte que pour les professeurs. La même remarque doit être faite pour les Recteurs dont aucune coutume ne règle encore la date de mutations.

collège des Jésuites de Quimper, à l'âge de 78 ans, il fut ensuite conservé dans la bibliothèque du collège. Les biens des Jésuites : édifices, bibliothèques, terres, titres ayant été « attribués » aux villes en 1762 lorsque Louis XV supprima la Compagnie de Jésus dans toute la France, le recueil du frère Turmel devint à cette date, ainsi que le reste de la bibliothèque du collège, la propriété de la ville de Quimper.

Breton d'origine, né le 1^{er} septembre 1597, dans le diocèse de Quimper — nos catalogues ne précisent pas davantage — Charles Turmel entre au noviciat de la Province de France, à Rouen, le 2 octobre 1623. Il a alors 26 ans. Il appartenait à une famille de maîtres-maçons. Des comptes des années 1621 et 1622 concernant la reconstruction de l'hôpital Sainte-Catherine de Quimper apprennent que Charles Turmel, maître-maçon, dressa les plans des terrains à exproprier et ceux des bâtiments à construire; avec son frère Pierre, également qualifié maître-maçon, il dirigea la construction du portail, de l'ossuaire et d'édifices secondaires; il commença à bâtir la chapelle³. En 1621-1622, le futur jésuite avait 24 ou 25 ans. On peut douter que les échevins aient confié à ce jeune homme la difficile mission de préparer et de diriger la construction de leur hôpital, édifice très important; mais il paraît permis de penser que Charles Turmel, futur architecte de la Compagnie de Jésus, était le fils et l'élève de Charles Turmel, maître-maçon et architecte de l'hôpital.

Que la Compagnie l'ait accepté comme frère coadjuteur et occupé, plusieurs années durant, dans les offices domestiques, ne préjuge en rien de l'éducation qu'il a pu recevoir : son illustre maître, Etienne Martellange, frère coadjuteur comme lui, n'avait-il pas dans la Compagnie deux

3. FATY, *Les hôpitaux de Quimper avant la Révolution*, dans *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. X, 1883, p. 367-371.

frères prêtres, Benoît et Olivier. Entré d'ailleurs pour être « religieux », il était juste et nécessaire que le frère Charles s'appliquât à acquérir les vertus de son nouvel état. Tout considéré, nous inclinons à croire que Turmel apporta dans la Compagnie des goûts et des talents déjà développés par l'étude et la pratique; les travaux auxquels il fut très tôt appelé à donner son concours ne sont guère de ceux auxquels la formation donnée dans l'Ordre prépare ses frères coadjuteurs; la maîtrise dont il y fit preuve aussitôt prouve certainement plus que des aptitudes naturelles.

La première année de noviciat achevée à Rouen, Charles Turmel passe au collège que la Compagnie possède en cette même ville, rue du Grand-Maulevrier. On lui assigne les fonctions de son degré : il aura soin des réfectoires (1624-1626). Pour peu de temps du reste, car dès la fin de l'année 1626 on le trouve portier et infirmier au collège de Quimper que, dans l'été de 1627, il quitte pour celui de Rennes. C'est là que va s'ouvrir pour lui, à l'âge de trente ans, une carrière désormais rarement interrompue de conducteur des travaux et de dessinateur.

La restauration du collège de Rennes, repris en 1604 par les Jésuites⁴ presque aussitôt après l'édit de Rouen qui les rappelait d'exil (septembre 1603), avait déjà entraîné de lourdes charges pour la commune quand, en 1615, le P. de la Salle, recteur, représenta par lettre aux Bourgeois qu'il était urgent d'entreprendre la construction de l'église promise par eux en 1606. « La salle des Actes », qui servait de chapelle, ne pouvait contenir la moitié des élèves, sans parler de ceux qui s'y pressent d'ailleurs; il fallait, à regret, renvoyer une partie des fidèles qui

4. G. DURTELLE DE SAINT-SAUVEUR, *Le Collège de Rennes depuis la fondation jusqu'au départ des Jésuites, 1536-1762*, dans le Bulletin de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, t. XLVI, 1918. Nous nous référons au tiré à part, 8°, 240 p. L'ouvrage donne une excellente Bibliographie des sources manuscrites et imprimées, et plusieurs dessins de l'ancien collège : un plan du collège des Jésuites en 1726 (p. 100); la cour des Jeux (p. 150); la cour des Classes (p. 206).

venaient y assister aux offices et prédications ». Aussi, le 3 juillet 1615, le procureur-syndic présentait-il à l'Assemblée municipale les plans et devis de la future église que lui avaient remis les Pères Jésuites, l'invitant à choisir « un lieu commode sur le plan de toute la rue S. Germain du costé dudit collège des Jésuites »⁵. Le Corps de ville, en dépit des difficultés financières avec lesquelles il se trouvait aux prises, prit en considération la requête présentée par le Père Recteur et l'on nomma des commissaires chargés d'estimer et d'acquérir les terrains. Mais les temps étant difficiles, l'argent faisant défaut, les années passèrent sans qu'on pût songer à construire. En 1623, les Pères renouvelèrent leurs instances, le P. Pierre Coton, provincial, de passage à Rennes, promettant que « l'église ne coûterait pas si cher qu'on avait cru parce que les Pères se retranchaient de leur dessein primitif »⁶. En avril, un plan fut adopté, des maisons achetées rue Saint-Germain, et le 21 octobre, un contrat passé devant notaire. Les Jésuites s'obligeaient à bâtir « suivant le plan chiffré en l'assemblée de la Maison commune, une église qui serait dédiée à l'honneur de Dieu, de S. Ignace de Loyola et de Saint François-Xavier ». A leur corps défendant, ils acceptaient d'en être

5. M. Henri Bouchot signale dans les *Plante de diverse fabrique* du Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale (Hd-4 b, fol. 180) « deux plans de l'église du collège qui ne sont pas de la main de Martellange » (Bibl. Ecole des Chartes, t. 47, fol. 43). Ces projets datés de 1623, qui présentent quelques légères différences avec l'église du plan de Rennes de Forestier (1726), ne seraient-ils pas de l'architecte Sarazin ? M^{lle} Durtelle de Saint-Sauveur, dans l'ouvrage cité, écrit (p. 76) : « Le 10 avril (1623), le Père Noirel, recteur, assisté du Père Berthier, procureur, et de l'architecte Sarazin, soumit plusieurs plans à l'assemblée municipale; après qu'on les eût mûrement considérés, l'un des plans fut choisi... Un exemplaire de ce plan fut remis chiffré au Père Recteur... » Il est certain que cet exemplaire chiffré dut être soumis à Rome au R. P. Général, « pour approbation ». Très vraisemblablement, il était accompagné des autres projets que Rome aura conservés... en ne retournant que le plan chiffré, approuvé. De là leur présence dans ce Recueil de *Plante...* que l'on sait avoir été acheté à Rome en 1773, lors de la suppression de la Compagnie, par M. de Breteuil, ambassadeur de France.

6. Rennes, arch. munic., liasse 285. Extraits des registres du greffe de la maison commune, 23 mars 1623.

les entrepreneurs, d'acheter eux-mêmes les matériaux, et de faire exécuter les travaux.

Le 30 juillet de l'année suivante, 1624, « la pierre fondamentale » fut placée en présence du Corps de ville et du Chapitre par l'évêque de Rennes, Pierre Cornulier. Au bout de quelques mois, par suite de la diligence apportée à l'exécution des travaux, les fondations étaient entièrement achevées, et la construction s'avancait sous les meilleurs auspices quand, soudain, des années de peste d'abord, d'insurmontables difficultés financières ensuite, des procès enfin entre la Ville et les Pères, vinrent tout compromettre. Coïncidence curieuse : c'est précisément l'époque où se succèdent à Rennes, en 1624 et 1626 les visites du frère Etienne Martellange, en 1625-1626, la présence avec le titre *Praefectus Fabricae*, « Maître ès œuvres de l'église » du P. François Derand auquel le P. Jean Filleau, provincial, donne pour auxiliaire le frère Pierre Callot⁷, conducteur attitré des constructions dans la Province; en 1626-1627 enfin, l'envoi du frère Charles Turmel, d'abord subordonné au P. Philippe Simon, puis, dès 1627, « *Praefectus Fabricae* », titre qu'il conserve jusqu'en 1631. Qu'en dépit des obstacles rencontrés, les travaux n'aient jamais été totalement interrompus, on pourrait le pressentir dans cette succession à Rennes des premiers architectes de la Province. Les Annales, cependant si sobres de renseignements d'ordinaire sur les constructions, nous fournissent une

7. François Derand. — Le Catalogue du personnel de Rennes dit, il est vrai, *Nicolas* Derand, mais les erreurs de cette nature sont trop fréquentes dans ces documents pour qu'on s'y arrête. Il n'y a point alors dans la province, ni avant, ni après 1625-1626, de *Nicolas* Derand, et par ailleurs le Catalogue de 1625-1626 ne signale nulle autre part la présence du Père *François* Derand. — Pierre Callot, né à Paris le 25 décembre 1590, entré au noviciat de Rouen le 2 octobre 1615, il avait exercé jusqu'alors le métier de *latomus*, terme qui s'applique aussi bien aux marbriers qu'aux tailleurs de pavés. En 1625, au collège de Rouen, en 1628 à la Maison professe de Paris, en 1633 au collège de Rennes, il est partout *Praefecti fabricae soctus*. Il mourut prématurément le 6 février 1636. D'une brièveté impériale, l'annaliste du collège lui consacre simplement ces trois lignes : *Hic, dum operam Societati commodat, aedificando templo, ad caeleste beatorum templum, ut licet interpretari, a Deo est evocatus.*

preuve plus péremptoire et, fait intéressant, l'activité des travaux à laquelle il est fait allusion coïncide précisément avec la présence du frère Charles Turmel. « *His porro, quae ad animarum aedificationem spectant, écrit l'annaliste du collège en 1627, templi inchoati accessit aedificatio hoc anno, magnis in altum sublata incrementis, necnon domus ad rei familiaris usus percommoda ab imis exstructus fundamentis ad summum culmen* ». Si, en 1634, l'église n'est encore qu'« encommencée », pour reprendre l'expression de Dubuisson-Aubenay, dans son *Itinéraire de Bretagne*⁸; si, deux ans plus tard, la construction ne s'élève encore qu'à mi-hauteur, comme l'attestent en 1636 les Annales du collège, quel a donc été à Rennes le rôle du frère Charles Turmel et de ses prédécesseurs? C'est ce qu'il n'est pas sans intérêt d'examiner.

De 1604 à 1641, époque où les Jésuites peuplent la France de collèges et d'églises, une personnalité domine et rayonne parmi tous les architectes de l'Ordre : Etienne Martellange⁹. Né à Lyon en 1568, Etienne Martellange, de vingt-neuf ans plus âgé que son jeune confrère, était, vers 1624, à l'apogée de sa carrière. A son actif, il a déjà les plans, et parfois les entreprises, d'une multitude d'églises et de collèges : Le Puy (1605), Vienne (1605), Sisteron (1605), Carpentras (1607), La Trinité à Lyon (1607), Moulins (1607), Avignon (1609), Dôle (1610), Besançon (1610), Vesoul (1610), Dijon (1610), Roanne (1610), Bourges (1611), La Flèche (1612), Nevers (1612), Béziers (1616), noviciats de Lyon et d'Avignon (1617), collèges de Chambéry (1618),

8. Publié par la Société des Bibliophiles bretons, Nantes, 1899, in-4°, t. I, p. 13.

9. Sur ce religieux, classé aujourd'hui encore parmi les grands architectes du XVII^e siècle, voir E.-L.-G. CHARVET, *Biographies d'architectes, Etienne Martellange, 1569-1641*, Lyon, Clairon-Mondet, 1874, in-8°, 240 p. : « Long travail, bourré de renseignements et de faits, une de ces notices dont on peut dire qu'il est difficile de faire mieux » (BOUCHOT, *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1886, t. XLVII, p. 18). — Voir aussi le riche complément que lui a donné ce même M. Bouchot, *loc. cit.*, p. 18-52.

d'Orléans (1620), Aurillac (1621), quand le P. Ignace Armand, provincial de Paris, lui demande pour Rennes un projet d'église... Il était écrit pourtant que, cette fois, Martellange n'aurait pas l'entreprise et, deux ans plus tard, en 1626, le P. Jean Filleau, provincial, jetait les yeux sur un autre architecte, de la province de Paris, celui-ci, le P. François Derand. Né dans le diocèse de Metz le 20 février 1591, admis au noviciat de Rouen le 25 avril 1611, le P. François Derand venait à peine d'être ordonné prêtre que déjà ses connaissances en architecture attiraient sur lui l'attention des supérieurs. Quelques années encore et Martellange même allait devoir s'effacer devant lui. Que le P. François Derand ait donc, au cours de cette année 1626-1627, étudié et dessiné sur place un ou plusieurs projets d'église pour Rennes, le fait ne paraît pas douteux; ce n'était pourtant pas à lui non plus qu'il était réservé d'aboutir. Le motif : des raisons d'économie vraisemblablement.

« Les Jésuites, écrit M^{lle} Durtelle de Saint-Sauveur dans son *Histoire du Collège de Rennes*, ne pouvaient manquer de se rendre compte que la somme de 70.000 livres, à laquelle en 1623 on avait estimé la construction de l'église, était fort insuffisante... Mais le contrat qu'ils avaient signé... les obligeait de terminer à leurs frais l'édifice commencé (p. 80). » Une solution dès lors s'imposait aux supérieurs : trouver en dehors de Martellange et de François Derand un architecte qui, s'en tenant dans l'ensemble au plan de Martellange chiffré d'accord avec le Conseil de ville, se prêtât à faire plus simple, moins coûteux. En 1627, le frère Charles Turmel était donc appelé de Quimper à Rennes; il aurait à y rechercher, sous la direction du P. Philippe Simon, *praefectus fabricae*, honnête administrateur mais rien de plus, la solution d'un problème à la fois architectural et financier. Où ont échoué Martellange et Derand, Turmel va réussir. Un an ne se passera pas qu'il se verra

délivrer de la tutelle du P. Philippe Simon, et appelé à traiter directement de ses plans avec le recteur et le provincial.

Huit plans¹⁰ du Recueil de Quimper nous montrent Turmel à l'œuvre au collège de Rennes. De ces plans, six concernent l'église, tous sont datés de 1629 et 1630. Une première « Elévation du costé du dehors de l'église du collège de Rennes », exécutée « par le commandement du R. P. Filleau », fut écartée; mais deux autres, faites « par le commandement du R. P. Dinet, y estant recteur du collège 1629 », furent approuvés par notre R. P. Général et signés du R. P. Charlet, lors assistant de France ». M. Bourde de la Rogerie, annotant dans son travail¹¹ sur le Recueil de Quimper une de ces « Elévations... »¹², reproche à Turmel « une fâcheuse tendance à alourdir les projets de Martellange et à leur enlever toute originalité » : cette mutilation n'est-elle pas précisément chez ce frère, un acte d'obéissance par raison d'économie ? tout porte à le croire. Heureux de voir ses plans adoptés, Charles Turmel allait, dans l'été de 1631, éprouver une satisfaction plus grande encore. En présence des preuves qu'il avait données à Rennes de ses connaissances, les Supérieurs résolurent de le maintenir dans une carrière si conforme à ses talents. Estimant qu'une collaboration avec Etienne Martellange surchargé de travail fournirait au frère Charles les moyens de se perfectionner dans son art, le nouveau Provincial, Barthélemy Jacquinet, l'envoya rejoindre au noviciat de Paris l'illustre architecte qui venait de s'y établir. Au frère Pierre Callot il appartiendrait désormais de poursuivre à Rennes, de 1631 à 1636 sous le rectorat du P. Jacques Grandamy, l'exécution des plans de Turmel.

Ainsi éloigné de Rennes avant que la Communauté de ville et la Compagnie de Jésus fussent financièrement en

10. Recueil de Quimper, fol. 70-75, 228 et 229.

11. BOURDE DE LA ROGERIE, *loc. cit.*, p. 19.

12. Recueil de Quimper, fol. 72.

mesure de reprendre vigoureusement les travaux, Charles Turmel pourrait toutefois constater, lui-même a pris soin de le noter, que ses plans étaient « suivis » — c'est-à-dire réalisés — pour la plus grande part »¹³. Toutefois, des architectes, on peut écrire, plus encore dans les ordres religieux qu'ailleurs, « qu'ils proposent et que Dieu dispose ». Dix ans plus tard, les travaux en bonne voie, les supérieurs de Rennes prétendront doter leur église d'une façade d'un type analogue à celui dont le P. François Derand, en pleine notoriété, venait de décorer l'église de la Maison professe de Paris. Alors, comme s'il était écrit que les trois plus grands architectes de l'Ordre en ce xvii^e siècle se nuiraient mutuellement en faisant à Rennes œuvre commune, une façade s'éleva qui comprit trois ordres au lieu de deux, et sur le sommet on grimpa les deux tours en dôme qui, dans le plan de Martellange et de Turmel, devaient accompagner les deux côtés du couronnement du portail¹⁴. Le piquant est, qu'en définitif, l'édifice, moins pur de style que ne l'avaient rêvé Martellange, Derand, et Turmel, devait revenir beaucoup plus cher. En 1730, un religieux de la maison retraçant l'*histoire de la fondation du collège*¹⁵ ne pouvait s'empêcher d'en faire la remarque : « On fit dresser un plan, écrit-il, par les plus habiles architectes et c'est celui dont nous voyons l'exécution, avec cette seule différence que le portail de l'église devait être beaucoup plus simple qu'il n'est en effet et ne devait pas jeter dans une si grande dépense ».

*
**

Depuis des années déjà les Jésuites se préoccupaient de donner à leur Maison professe de la rue Saint-Antoine une

13. Recueil de Quimper, fol. 71.

14. BOURDE DE LA ROGERIE, *loc. cit.*, p. 18, n. 2.

15. Archives départementales d'Ille-et-Vilaine, série F, fonds La Bigne-Ville-neuve, Mss, p. 188-190.

église digne de la considération dont l'Ordre jouissait, comme de la haute société qui se pressait au pied de ses chaires. Etienne Martellange, dont les bureaux étaient établis dans la Maison professe depuis longtemps, avait donc été invité à dresser un plan. Mais en face de lui grandissait une jeune réputation dont les vues différaient beaucoup des siennes. Au vieil architecte qui proposait d'imiter dans Paris l'église dite du Gesù, édifiée à Rome, en 1568, par le célèbre Barozzio de Vignole et Jacques de la Porte, le P. François Derand opposait un projet tout entier de sa conception, dont la réalisation, prétendaient ses partisans, ferait pâlir bientôt la renommée de la façade de l'église Saint-Gervais, alors si admirée. Les plans du P. François Derand envoyés à Rome dès 1625, ayant été en 1629 appuyés par le Conseil provincial et définitivement approuvés par le Père Général, Etienne Martellange quitte, au cours de 1629, la Maison professe de Paris, séjourne la majeure partie de l'année 1630 au collège d'Orléans, et n'en revient qu'à l'automne de cette même année pour se fixer définitivement au noviciat de Paris, rue du Pot-de-Fer, faubourg Saint-Germain, où s'élèvent les murs de la chapelle qu'il a entrepris de construire. C'est là qu'un an plus tard (1631) le frère Charles Turmel, placé sous ses ordres avec le titre de « *Praefecti fabricae socius* », vint le rejoindre.

A l'heure où, pour la première fois, notre jeune architecte met le pied dans cette maison, toutes les bâtisses, église et salle de récréation exceptées, sont achevées. De l'église, commencée en 1630, les fondations sortent de terre et, très vraisemblablement, Turmel peut, quelques mois durant, étudier sous les yeux mêmes du maître, les plans de cette chapelle, chef-d'œuvre de Martellange, dont « les belles proportions, dit M. Morey ¹⁶, firent regretter aux Pères de la Maison professe que le frère Martellange n'eût

16. MOREY, *op. cit.*, p. 4, note.

pas été chargé de construire leur église ». Qu'il ait gardé ou non quelque document par devers lui, plus tard, à Quimper, il saura s'en souvenir. Mais, à Paris, le frère Charles retrouve aussi le P. François Derand. En 1624-25, encore novice et « réfectoirier » au collège de Rouen, il s'est senti attiré vers ce Père qu'il voyait diriger les constructions de l'église, et qu'il savait préparer activement, pour la Maison professe de Paris, les plans d'un temple grandiose. Que de fois il lui est arrivé alors d'envier le sort du frère Pierre Callot, qui, moins entendu que lui pourtant, assistait, comme conducteur des travaux, le P. Derand. « Du métier tous les deux », le frère Charles et le Père François se sont compris, le frère éprouvant le pressentiment d'un maître dans ce théoricien dont les connaissances historiques et techniques dépassaient de si haut celles de tous ses confrères en architecture. Retrouvant enfin, après des années d'exercice personnel, ce Père qui forme chaque jour sur les chantiers des frères coadjuteurs comme lui à « l'art des traits et coupes de voûtes », comment n'aurait-il pas recherché ses entretiens ?

De l'examen du Recueil de Quimper aussi bien que de la carrière consécutive de Turmel, une déduction semble ici légitime : c'est que Martellange se déchargea alors sur ce disciple des plans et constructions de deux collèges de la province : Orléans et Blois. Appelé en 1620 à Orléans, pour y restaurer un ancien prieuré, détruit par les Huguenots en même temps que la cathédrale de Sainte-Croix, et où venait (1617) de s'établir un collège de la Compagnie, Martellange, quelques années plus tard (1624), se rendant à Rennes et passant en juin par Blois, avait été également requis par les supérieurs de dessiner des plans pour le collège qu'on venait de fonder en cette ville. Actuellement, toutes ses forces étant réclamées par les constructions du noviciat et de son église, il ne lui était guère possible de répondre aux appels d'Orléans et de Blois. A supposer

donc que les supérieurs n'aient pas nettement formulé leurs intentions, Martellange dut accueillir vraisemblablement avec faveur ce jeune collaborateur capable de prendre sur ses épaules une partie de sa trop lourde charge. Deux faits d'ailleurs autorisent cette déduction : d'abord que, dès le printemps de 1632 Turmel quitte Paris pour Orléans où il séjournera deux ans, pour se rendre ensuite à Blois où les constructions du collège le retiendront six ans; ensuite que, sur aucune autre ville, le Recueil de Quimper n'est aussi riche en documents émanés d'Etienne Martellange que sur Orléans et sur Blois.

Moins favorisé que d'autres, le collège d'Orléans ne possède point encore l'histoire, — qui pourrait cependant n'être pas dépourvue d'intérêt — de ses premiers développements sous les Jésuites. M. Henri Bouchot, dans son travail sur Etienne Martellange¹⁷, esquisse en un saisissant raccourci l'état lamentable du prieuré de Saint-Samson où les Jésuites s'étaient établis en mars 1619. Les guerres de religion ayant tout détruit, tout, dit le Père P. Fouqueray¹⁸, était à rebâtir : classes, chambres, salle des Actes, église... Personne pourtant, jusqu'à présent, n'a raconté sous quelle direction cet établissement s'est relevé de ses ruines, ni dans quelles conditions matérielles il se trouvait en 1632 lorsqu'y arriva le frère Charles Turmel. On sait à la vérité qu'en 1620 Martellange y a prolongé son séjour de février à juillet; en 1621-1622, l'illustre architecte figure au catalogue de personnel avec le titre de *Praefectus edificiorum*; en 1623, il est de passage à Orléans; en 1624, vraisemblablement aussi. S'il faut en croire nos catalogues, toute l'année 1629-1630 l'aurait même retenu dans ce collège, avec le titre de *Praefecti fabricae socius*. Quel a pu être, au cours de ces années, le rôle du Père Godefroy Luillier, natif d'Orléans, procureur du collège depuis 1625,

17. Bibl. de l'Ecole des Chartes, *loc. cit.*, p. 41-43.

18. *Histoire de la Compagnie de Jésus en France, des origines à la suppression*, Paris, Picard, t. III, p. 490.

ministre depuis 1625, *praeffectus fabricae* (1629) quand Etienne Martellange séjourne au collège ? La question peut d'autant mieux se poser¹⁹ que ce Père rentrera dans l'ombre, et se verra confiner dans le ministère de la prédication et des confessions, au moment même où, sous le Père Georges de la Haye, recteur du collège (1630-1634) les travaux vont reprendre²⁰. Qu'en 1632 Turmel esquisse un joli « dessin du lave-mains de la sacristie du collège d'Orléans »²¹; que la signature du Père Georges de la Haye figure dans le Recueil de Quimper au bas d'un document intitulé « Pièces particulières du dit Autel d'Orléans »; qu'en 1633-1634 deux frères coadjuteurs de la Province de Lyon, les frères Philibert Carévé ou Caréné, et Martin Huart, soient appelés *ad inaurandum altare*, tous ces indices permettent de conclure que, repris en 1629-1630 sous l'impulsion de Martellange, les travaux de l'église du collège ont été très activement poussés sous le Père Georges de la Haye et la direction effective du frère Charles Turmel (1632-1635). Mais dans quelle mesure les plans de Martellange pour la construction du collège lui-même ont-ils été mis à exécution ? On peut d'autant plus légitimement se

19. C. DE VASSAL, *Recherches sur le Collège royal d'Orléans*, Orléans, Herluison, 1861. Extrait de la « Revue Orléanaise », in-8°, 116 p. — Le chapitre III concerne les Jésuites de 1609 à 1762. Mais il n'est traité nulle part dans cet ouvrage de la construction du collège ni de l'église. — L.-H. TRANCHAN, *Le Collège et le Lycée d'Orléans (1762-1892)*, Orléans, Herluison, 1893, in-8°, 661 p. — L'auteur ne parle de l'établissement des Jésuites que très brièvement dans l'*Introduction* (I-VII). Mais on trouve dans ce volume une bonne reproduction du premier des projets dressés par Etienne Martellange, en 1620 (Paris, Bibl. Nat., Cab. des Estampes, Hd, 4a, n° 120) et (p. 22) un second plan du collège dressé en 1764 après le départ des Jésuites. — Mlle Ferté, professeur à l'École normale libre de Meung-sur-Loire, a tout récemment étudié cette fondation dans un Mémoire pour le diplôme d'études supérieures en Sorbonne, mais ce Mémoire n'est pas encore publié. — Godéfrid Luillier, alias Lhuillier, né à Orléans en 1589, entré le 27 décembre 1607, mort à Orléans le 3 octobre 1642. Sa notice qui le présente comme un « homme de paix » ne parle point d'une collaboration active à la construction du collège. Elle signale seulement en lui « un insigne bienfaiteur de cette maison, son père, l'illustre Lhuillier, docteur *in utroque jure*, n'ayant pas donné au collège d'Orléans moins de trente mille livres ».

20. Le P. Alf. HAMY a donné une courte notice sur le P. Georges de la Haye dans les *Jésuites à Caen*, Paris, Champion, 1899, p. 155-156.

21. Recueil de Quimper, fol. 83.

le demander que, dans le Recueil de Quimper, c'est-à-dire dans les papiers du frère Charles Turmel²², figurent à côté de *l'Iconographie du futur édifice du collège d'Orléans* » dressée en 1620 par Martellange, quatre autres plans également datés de 1620 : un²³ dont nul n'oserait assurer qu'il est de Martellange; trois²⁴ qui n'ont sûrement « été dessinés, écrit M. de la Rogerie, ni par Martellange, ni par Turmel, ni par le P. de Guernisac, de Quimper, dont la science architecturale était connue et appréciée à Orléans. Enfin, pour accentuer encore l'incertitude, en 1632, « selon l'ordre du R. P. Jacquinet, lors provincial », Charles Turmel dessine lui-même « un plan du collège d'Orléans »²⁵ et peut-être encore un « second plan du 8 mai 1632 »²⁶ resté inachevé.

Disciple de Martellange à Orléans, Turmel semble avoir pris plus de libertés avec les plans du maître dans la construction de l'église du collège de Blois où il fut ensuite envoyé. Fondé en 1622 à la demande unanime des notables de la ville, ouvert solennellement le 18 octobre 1623, et fréquenté dès janvier 1624 par plus de 300 élèves, le collège de Blois avait, lui aussi, fait appel à Etienne Martellange pour le dessin de ses plans et les projets de son église. En juin 1624, nous l'avons dit, se rendant à Rennes, l'architecte s'était arrêté à Blois et tout aussitôt s'était mis à l'œuvre. Il avait esquissé plusieurs plans : un état des lieux d'abord, un ensemble des constructions projetées ensuite qui furent approuvées à Rome le 7 février 1625,

22. FOURDE DE LA ROGERIE, *op. cit.*, p. 12-14.

23. « Plan du collège de la Compagnie de Jésus à Orléans, autrefois le prieuré de Saint-Sampson (fol. 245) » : plan général comprenant l'église, les bâtiments du collège, les propriétés particulières voisines, depuis la « Grande Allée » au nord, jusqu'à la « rue tendant aux quatre coins », au sud; de Saint-Mesmin, à l'est, jusqu'à la rue Sainte-Catherine, à l'ouest.

24. 1^o Une Iconographie ou plan de l'église du collège de la Compagnie de Jésus à Orléans, fait en janvier 1620 (fol. 78); 2^o une élévation par le côté de l'église..., fait en janvier 1620 (fol. 79); 3^o un dessin du plan ou enrayure de la charpente pour l'église... ensemble l'élévation des fermes et des festages, fait en janvier 1620 (fol. 80).

25. Recueil de Quimper, fol. 246.

26. Recueil de Quimper, fol. 247.

par le P. assistant Christophe Baltazar, et figurent aujourd'hui dans le Recueil de Quimper²⁷. En raison de quelles circonstances ces projets ne furent-ils pas mis à exécution, nous n'avons pas à le raconter ici : le fait est qu'on dut attendre jusque vers 1634 le provincialat du P. Etienne Binet et le rectorat du P. Jérôme Lallemand, et que, si Martellange avait été appelé à proposer le premier des plans, à Charles Turmel échut dix ans plus tard la tâche d'entrer dans la voie de l'exécution.

Que Turmel, se mettant à l'œuvre, ait eu en mains les projets de Martellange, le Recueil de Quimper en fournit la preuve puisqu'il a conservé les originaux. Mais ici plus qu'ailleurs il fut mis en demeure de faire œuvre personnelle. Fait étrange au premier abord : les plans de Turmel relatifs au collège sont postérieurs à ceux qu'il dresse pour l'église. En 1637 seulement, « le P. Charles Paulin étant recteur », il dessinera plusieurs « plans du collège de Bloys tel qu'il devoit être »²⁸, plans qui, remarque M. de la Rogerie, « présentent entre eux des différences assez sensibles et s'éloignent sur beaucoup de points du projet primitif de Martellange ». Dès mars 1634, au contraire, il avait soumis aux supérieurs une « Elévation de l'abside de l'église du collège de la Compagnie à Bloyes »²⁹, puis « un Portail de l'église... »³⁰. En avril, c'est une « Elévation du dedans de l'église de Bloyes... »³¹, puis un « Dessin de la tribune du dessus de l'entrée de la même église... »³², très apparentée à celle qu'il a dessinée autrefois pour le collège de Rennes. La raison est que, « si l'on avait d'abord transformé en chapelle une salle de la maison, il était vite devenu impossible, vu l'étroitesse du local, d'y faire les fonctions religieuses. A tout prix, il fallait bâtir une église

27. Recueil de Quimper, fol. 236 et 235.

28. Recueil de Quimper, fol. 237, 238, 239, 240, 241, 242.

29. Recueil de Quimper, fol. 102.

30. Recueil de Quimper, fol. 99.

31. Recueil de Quimper, fol. 98.

32. Recueil de Quimper, fol. 100.

convenable pour recevoir non seulement les écoliers, mais aussi les habitants qui auraient gré d'ouïr les prédications et faire leurs dévotions en icelle »³³. Mais ici comme ailleurs l'argent manquait...

Comme à Orléans du reste, les talents de notre architecte étaient mis à contribution pour d'autres travaux que ceux de l'église et du collège. La Compagnie avait des amis, des bienfaiteurs : il était naturel qu'elle leur témoignât sa gratitude en mettant à leur disposition ses architectes comme elle faisait de ses prédicateurs. A Orléans, en octobre 1633, Turmel est ainsi invité à relever le « plan de la maison de la Source de la rivière du Loiret, appartenant à M. Desmeules, receveur général de la Généralité d'Orléans »³⁴, petit château dont Martellange déjà avait exécuté un crayon lavé à l'encre de Chine³⁵. En 1636, il lève de même un « plan de la maison de Nosyeux » proche de Blois, appartenant à M. Charron³⁶. Plus tard, à Caen (décembre 1653), on le verra dessiner une « élévation intérieure et extérieure et plan d'une grande église », qui ne convient ni à l'ancienne église des Jésuites, Notre-Dame ou la Gloriette³⁷, ni à l'église qui avait été construite antérieurement. L'année suivante, ce sera un « plan du couvent des Carmélites »³⁸. Il n'est pas jusqu'aux châteaux dont on ne lui demande des projets. A Blois, en 1637, il fait trois projets de ce genre³⁹, et trois ans plus tard (1640), à Paris, un quatrième pour « le marquis de Vuybraye au Perche, Jacques Hurault, chevalier de l'ordre du Roi, gentilhomme de sa chambre, baron d'Huriel, marquis de Vibraye par érection d'avril 1625, mestre de camp de deux régiments », proche parent, probablement,

33. Arch. départ. Loir-et-Cher, série D, dossier 4.

34. Recueil de Quimper, fol. 262.

35. Bouchot, Bibl. Ecole des Chartes, t. 47, p. 212, n° 41.

36. Recueil de Quimper, fol. 263. Nozieux, comm. Saint-Claude, cant. Blois.

37. Recueil de Quimper, fol. 138.

38. Recueil de Quimper, fol. 259.

39. Recueil de Quimper, fol. 207, 265, 266.

de « Messire Henry Hurault, chevalier, comte de Cheverny, conseiller du Roi en ses conseils d'État et privé, capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances, gouverneur et lieutenant général pour Sa Majesté en pays Chartrain, sous-lieutenant général ès Villes et duchés d'Orléans, de Blois, Dunois et Vendomois, bailly du dit Orléans », qui avait si généreusement aidé les pères à s'installer à Blois. Est-il besoin d'ajouter de multiples objets d'ameublement : autels, tabernacles, calices, chaires, confessionnaux, cheminées, chandeliers, clôtures, lambris, etc.

Le frère Turmel séjourna à Blois à deux reprises : de 1634 à 1638 d'abord, de 1641 à 1643 ensuite. Faut-il croire que, pendant ces six ans, il se soit borné à dresser des plans, à creuser des fondations, tout au plus à faire sortir de terre quelques mètres de murailles ? Toujours est-il que les travaux de construction se poursuivirent si lentement qu'en 1654 — vingt ans plus tard — écrit M. O. Petit ⁴⁰, l'église du collège était encore bien loin d'être achevée. Le 17 juin 1655 seulement une ordonnance du duc Gaston d'Orléans, exilé depuis trois ans à Blois par son neveu Louis XIV devenu majeur, accordait aux Jésuites les 39.974 livres nécessaires à « la charpente, couverture d'ardoises, plomberie, fers et autres choses de la dite église » ⁴¹. Quatre ans après, quand, le 2 février 1660, Gaston d'Orléans mourut au château de Blois, l'église était à la veille d'être achevée : les travaux n'en furent pas moins suspendus jusque vers 1677, époque où M^{lle} de Montpensier, fille de Gaston, fit ériger le maître-autel ⁴².

Sa présence devenue moins nécessaire à Blois, en raison des difficultés financières, Charles Turmel, qui avait prononcé ses derniers vœux le 24 juin 1637, fut appelé en 1638

40. O. PETIT, *L'Église Saint-Vincent de Blois ou l'ancienne église des Jésuites*. Dans les Mémoires de la Société des Sciences et Lettres de Loir-et-Cher, 1900, p. 43.

41. Arch. départ. Loir-et-Cher, *loc. cit.*

42. O. PETIT, *op. cit.*, p. 48.

à la Maison professe de Paris. Le P. François Derand, alors chargé de la construction de l'église Saint-Paul-Saint-Louis, n'était pas d'une santé très robuste. Ses forces, « incertaines », au jugement de plusieurs de ses supérieurs, sont toujours signalées comme très moyennes. L'activité intérieure de l'esprit rongea ce corps débile aux prises déjà avec la maladie qui devait l'emporter. Le développement de l'édifice d'ailleurs multipliait à chaque instant devant son esprit des problèmes dont il poursuivait âprement la solution scientifique, car, en même temps que l'église, François Derand construisait un traité d'architecture, le plus docte à coup sûr de tous ceux qu'a produits le passé. Heureusement pour lui, un état-major d'habiles frères coadjuteurs, qu'on n'avait pas hésité à emprunter aux provinces voisines, le secondait : Pierre Goict, Jean Chastin, Jean Dublot, pour la direction des travaux; Jean Longrée, Jean Buisset, Hubert Cocquerel, pour le travail du bois; Cyprien Robot, « sculpteur et statuaire » pour celui de la pierre et du marbre, Nicolas Noirclair, pour l'orfèvrerie⁴³. En 1637, cependant, pour des raisons qui ne nous sont pas connues, le plus actif d'entre eux, son bras droit jusqu'alors, Pierre Goict, venait à lui manquer⁴⁴. Pendant un an, le P. Derand essaya bien le frère Jean Chastin comme conducteur des travaux, mais la tâche étant trop lourde pour ce frère, il sollicita la collaboration de Turmel.

43. Appendice V.

44. Pierre Goict, alias Goet, Gouet, Goiet, Gulet, Goyt, originaire de Dijon, né le 25 juin 1598. Il entra au noviciat de Nancy le 16 décembre 1618 et fit ses derniers vœux à Pont-à-Mousson en 1629. Envoyé en 1634 à Paris pour les constructions de la Maison professe (*praeest fabricae ecclesiae domus Professae Parisiensis*), il y resta jusqu'en 1638, revint alors dans sa province d'origine et après deux ans (1638-1640) de séjour au collège de Chaumont-en-Bassigny fut rappelé (1640) au noviciat de Paris où le frère Martellange se mourait. Il resta dans la Province de France pendant douze ans, mais il fut parfois employé ailleurs qu'à Paris. M. Bourde de la Rogerie, archiviste honoraire d'Ille-et-Vilaine, nous a signalé des actes de 1642, 1646 et 1651 qui qualifient Pierre Goict, l'architecte et constructeur du bâtiment de l'église du collège de Rennes (Archives d'Ille-et-Vilaine, série Z, minute Bertelot du 9 juin 1651 et liasse 2416; Archives de Rennes, liasse 286). En 1652, il fut appelé à Rome où il mourut le 24 août 1653.

Cette séparation d'avec Goict s'était-elle imposée ? L'extrait que nous allons reproduire des Mémoires de Philibert de la Mare, permet de supposer qu'entre le Père François Derand et son principal collaborateur l'entente a pu ne pas être toujours cordiale. Né en 1598, à Dijon, le frère Pierre Goict, « tailleur de pierre » de son métier, appartenait à la Province de Champagne. On l'avait vu successivement à Pont-à-Mousson (1629-1631), puis à Dijon (1632-1633), diriger à titre d'architecte les travaux de construction, et les preuves qu'il avait données là de ses talents avaient semblé suffisantes pour qu'en 1634 le Père Derand demandant un conducteur des travaux on fit venir à Paris le frère Goict. De ses talents, les adversaires du Père Derand semblent avoir fait grand cas, plus même que de raison, car voici comment l'un d'eux, Philibert de la Mare, s'exprime à son sujet : « C'est le Frère Pierre Goict⁴⁵, jésuite, qui donna le dessein de l'église des Jésuites de Saint-Louis de Paris, rue Saint-Antoine. Je lui en ai vu commencer d'en conduire l'ouvrage. Mais parce qu'il n'était qu'un simple frère, qui avait l'air et la façon tout à fait grossière, on donna l'intendance de ce bâtiment au Père Antoine Derand, aussi jésuite, natif de Vic (dans l'évêché de Metz), lequel pour avoir lu quelques livres d'architecture, et présumant beaucoup de sa capacité, entreprit de conduire cet ouvrage, et changeant beaucoup au dessein du frère Pierre Goet, le mit en état auquel on le voit à présent. Ce frère fit ensuite le dessein de l'église du noviciat de son ordre au faubourg Saint-Germain et conduisit seul le bâtiment, lequel a été trouvé beaucoup plus beau et plus dans les règles que celui de Saint-Louis. Il y avait auparavant un fort habile architecte parmi les jésuites, appelé frère Etienne Martellange, Lyonnais, qui a donné les desseins et conduit les bâtiments des église de son ordre à Lyon, Dijon et Dôle ».

45. Mémoires de Philibert de la Mare, commencés en 1670, 240 p. Paris, Biblioth. de l'Arsenal, Ms. 3902, t. II, fol. 55.

Les érudits qui se sont occupés de l'église Saint-Paul-Saint-Louis ont discuté la part respective de Martellange et de Derand dans la conception et la construction de cet édifice. On a dit plus haut, d'après les catalogues, comment, en 1629, Martellange, définitivement éloigné de la Maison professe, avait laissé le champ libre au P. Derand. Un document du Recueil de Quimper permet, semble-t-il, de s'avancer maintenant davantage. Appelé une première fois, en 1638, à collaborer avec le Père Derand privé de Goict, Turmel, rappelé de nouveau à Paris en 1643, pour recueillir cette fois la succession du maître, a gardé par devers lui, dans la suite, un document rendu plus précieux encore par les notes dont il l'a enrichi. C'est un « Plan et élévation de l'église de Saint-Louis de la rue de Saint-Anthoine de Paris, en la maison professe de la Compagnie de Jésus, premièrement planté et eslevé jusques aux impostes par l'ordre du frère Martellange, continué par le R. P. Derand, et achevé de le conduire par le frère Turmel, dont la première messe fut dite par le cardinal duc de Richelieu, le Roy et toute la Cour y assistant, 1642 »⁴⁶. Note intéressante, souligne M. de la Rogerie, car, si elle est exacte, elle établit la part respective des architectes Martellange et Derand dans la construction de l'église Saint-Louis.

De 1638 à 1641, Turmel, tout en conduisant les travaux, semble s'être occupé surtout de projets concernant l'intérieur de l'église, car le Recueil de Quimper, assez pauvre en documents de sa main sur Paris, a gardé pourtant de lui un « plan de la contretable de l'église Saint-Louis... pour le grand autel... (1638) », et une autre « esquisse d'un plan du même autel »⁴⁷. C'est qu'en 1638, le gros œuvre de l'église est achevé et que, parmi les frères coadjuteurs, les artistes succèdent aux artisans. Dans toute la force de l'âge — il venait d'avoir quarante ans — Turmel put

⁴⁶. Recueil de Quimper, p. 119.

⁴⁷. Recueil de Quimper, p. 122-123.

alors, trois ans durant, profiter du P. François Derand qui, théoricien dans l'âme, poursuivait avec acharnement la rédaction, texte et planches, du grand ouvrage de sa vie : « L'architecture des voûtes ou l'art des traits et coupes des voûtes... ». Jouissant au point que l'on sait de la confiance du maître, comment douter que le frère ait été admis à lire le précieux manuscrit, à méditer ses planches ? Comme tous les maîtres, Derand devait, avant de mettre le point final à son ouvrage, rechercher quelles réactions son enseignement écrit allait provoquer ; pouvait-il trouver meilleur champ d'expériences que la conversation de Turmel et de Robot ?

N'aurait-il d'ailleurs pas ressenti d'instinct cet appétit de s'instruire que le frère Charles y aurait été poussé, en ces années 1640-1641, par la charge qu'il pressentait devoir bientôt peser sur ses épaules. A la Maison professe, rue Saint-Antoine, la santé du P. Derand commençait à inspirer de sérieuses inquiétudes ; au noviciat, rue du Pot-de-Fer, celle d'Etienne Martellange déclinait si rapidement qu'on venait de rappeler de Chaumont le frère Pierre Goict pour la conduite des travaux de la chapelle. Les deux grands constructeurs d'églises disparus, leur succession incomberait vraisemblablement à Turmel : cette tâche, si flatteuse qu'elle fût, n'était pas sans l'effrayer un peu.

Le collège de Blois l'avait-il recouvré quand, le 3 octobre 1641, Martellange s'éteignit au noviciat ? nous ne saurions le dire. Mais la lettre que le recteur de cette maison expédia presque aussitôt à toutes les maisons de la Province dut l'émouvoir où qu'il l'ait entendu lire, plus profondément que d'autres. Au maître disparu il s'estimait redevable de tant de précieuses leçons ! Nous voulons reproduire ici, dans son intégralité, ce document que nous croyons n'être pas encore sorti des archives de l'Ordre. A tous ceux qui, après MM. Charvet et Bouchot, admirent la fécondité du grand architecte, il révélera en effet un religieux,

éprouvé toute sa vie par la souffrance physique, mais aussi humble que richement doué. « Le Frère Etienne Martellange, coadjuteur temporel formé de la Province de Lyon, disait la lettre ⁴⁸, est mort le 3 octobre dernier, au noviciat de Paris, à l'âge de 72 ans dont il a passé plus de cinquante dans la Compagnie. Richement doué de Dieu, il joignait à une piété insigne, entièrement conforme à l'esprit de l'Ordre, une simplicité d'âme et un mépris de lui-même d'autant plus admirables que plus vive et pénétrante était son intelligence. Instruit, puisqu'il avait poussé les études jusqu'à la rhétorique, il préféra par humilité, en entrant dans la Compagnie, le degré de coadjuteur, bien que les supérieurs, informés de sa vertu et de ses connaissances, lui ouvrirent la perspective du sacerdoce. Deux de ses frères, plus jeunes que lui, le suivirent dans la Compagnie. Content de son sort, il les vit avec joie accéder au sacerdoce et briller par la vertu autant que par la science. Toute sa vie, le frère Martellange se montra très attaché à sa vocation, qu'il appréciait comme le plus précieux de tous les dons, et il s'appliqua à servir Dieu de toutes ses forces dans les arts de la peinture et de l'architecture où il excellait. C'est ainsi qu'il contribua à édifier au moins dix églises de la Compagnie, dont la dernière fut celle de ce noviciat, dédiée à Saint-François, où il a été enterré. Ses talents pour le dessin faisaient l'admiration même des artistes. Comme il se prodiguait volontiers aux nôtres et aux étrangers, il vint souvent en aide aux monastères d'hommes et de femmes, dont il concilia ainsi la bienveillance à la Compagnie.

« Les maladies qui, presque tout le cours de sa vie, le torturèrent : maladie de la pierre dont il dut être opéré; maladie des yeux; catarrhes et crachements presque continuels, ne le firent jamais se départir d'une patience presque incroyable, pas plus qu'elles ne parvinrent à lui

⁴⁸. Extrait des Archives de l'Ordre et jusqu'à présent inédit.

faire interrompre son travail. En toute vérité, on peut lui appliquer ce que saint Bernard disait du moine Humbert : *Decennio quo nobiscum est, non sibi sed nobis vixit.* Chaque jour, on le voyait debout avant l'aube. Ses journées entières se passaient dans le silence et le travail, la peinture ou le dessin. Jamais de repos, sinon aux jours où l'Eglise l'impose. Alors il se délassait dans la lecture d'ouvrages de piété. Encore recherchait-il de préférence des livres italiens, comme s'il avait voulu, par l'effort continu d'attention qu'exige toute langue étrangère, surmonter les douleurs que ses infirmités lui occasionnaient. Modèle de sobriété dans l'usage de la parole, ami de la simplicité et de la vérité, il avait en horreur toute apparence de dispute. Sa fin répondit à sa vie tout entière. Les deux dernières années qui précédèrent sa mort on le vit se surveiller de près; il lisait volontiers et avec un soin extrême les ouvrages qui traitent de la mort et de la préparation de l'âme. Quant vint l'heure de recevoir l'extrême-onction, il dit à la communauté rassemblée près de son lit : « Voici l'heure bénie après laquelle j'ai tant de fois soupiré. Je n'étais pas digne d'une vocation si sainte. Je ne sais pas si j'ai fait grand chose de ma vie, mais remerciez Dieu pour moi de ce qu'Il m'a conduit au but ». Il persévéra dans ses sentiments d'humilité et s'endormit, les yeux fixés sur son Crucifix, nous laissant à tous, mais surtout aux frères coadjuteurs, l'exemple d'une vie parfaitement remplie.

A la Maison professe, rue Saint-Antoine, le Père François Derand pressentait que son heure, à lui également, approchait. En dépit des instances dont il était l'objet, il persistait à ne pas vouloir quitter Paris pour prendre du repos, et il s'obstinait à préparer l'édition de son ouvrage. En 1643, enfin, celui-ci ayant vu le jour chez Sébastien Cramoisy, il consentit à partir pour la Provence où l'appelait un intime ami, François Fouquet, récemment transféré de l'évêché de Bayonne à celui d'Agde; Charles Turmel fut

alors appelé de nouveau de Blois à Paris, pour y prendre en mains, rue Saint-Antoine, la succession du P. Derand : il devait la garder quatre ans.

Martellange (1641) et Derand (1644) morts, Louis XIII et Richelieu disparus (1643), les constructions et aménagements terminés à Paris, tant à la Maison professe qu'au Noviciat, la fièvre de bâtir s'apaise un moment chez les Jésuites de France. Sous un roi mineur et un ministre impopulaire, les temps d'ailleurs deviennent plus difficiles. L'argent manque, la sécurité plus encore. Dans les catalogues Charles Turmel se voit bien qualifié désormais d'*architectus* au lieu de *praefectus fabricae*, directeur des travaux : on peut se demander cependant si lui-même n'est pas atteint dans le développement de sa carrière. On a dit — et il y a quelque chose de vrai dans cette boutade — que « le premier siècle de la Compagnie (1540-1640) a été le siècle des grandes semailles; le second, celui des riches récoltes, mais que le troisième n'a plus trouvé qu'à glaner... ». De la terre profondément labourée, les collèges et leurs églises ont jailli comme par enchantement : il s'agit maintenant de veiller aux récoltes. Aux prises avec des difficultés financières au milieu desquelles elle se débatta jusqu'à son dernier jour, la Compagnie n'est désormais plus aussi encline aux grandioses constructions; dans les réponses des Pères Généraux — à peu près tout ce qui reste de la correspondance échangée entre les provinces et Rome — on perçoit de moins en moins la préoccupation de freiner. Architecte, Charles Turmel, n'aura donc plus en perspective que des aménagements, des réparations, des travaux de second ordre. Certes, les temps ne sont pas seuls à faire « les grands hommes » : il est pourtant certain que les circonstances contribuent pour une bonne part à les révéler.

En 1647 cependant, les Jésuites d'Alençon, depuis longtemps « fort étroitement logés et en maison de bourgeois

sur la grand'rue », écrit Dubuisson-Aubenay dans son *Itinéraire de Bretagne en 1636*⁴⁹, ayant reçu pour la construction de leur église un don de 6.000 livres⁵⁰, Turmel est invité à venir sur les lieux donner son avis. Tout en remplissant les fonctions de portier et de sacristain, il se met à l'ouvrage et, au cours de l'année 1648, dessine deux plans; l'un représentant « le collège d'Alençon comme il est à présent, en may 1648 », l'autre, qui ne laisse rien subsister des édifices existants, sauf un petit corps de bâtiment : « plan du collège d'Alençon selon le plan qu'on a à présent : emplacement nouveau par Charles Turmel, en mai 1648 »⁵¹. Quelle suite fut donnée à ce projet? nous l'ignorons. Ce n'est pas en tout cas à Charles Turmel qu'en fut confiée l'exécution, car, dès octobre de la même année 1648, notre architecte est au collège d'Amiens où, pendant deux ans, il va s'appliquer à proposer des améliorations considérables.

Le collège des Jésuites à Amiens⁵², autorisé le 28 février 1604⁵³ après vingt ans de pourparlers dont les archives municipales⁵⁴ ont conservé le détail, mais fondé seulement trois ans plus tard⁵⁵, devait son existence aux instances du Chapitre, de deux frères en particulier, les chanoines Charles et Jean Le Roy. Charles, archidiacre et principal des grandes écoles d'Amiens, avait fait à Douai, au collège d'Anchin tenu par les Jésuites, ses études de philosophie et de théologie. Un des plus empressés à favoriser l'établissement des Pères, il se donna lui-même, quand

49. *Itinéraire de Bretagne*, t. II, p. 197.

50. Archives de l'Orne, D. 13.

51. Recueil de Quimper, fol. 257 et 258.

52. S. LENEL, *Histoire du Collège d'Amiens, 1219-1795*, Amiens, Yvert et Teller, 1904. Cet ouvrage renferme plusieurs lithographies relatives à l'ancien collège des Jésuites : le collège avant les Jésuites au XVI^e siècle; le collège sous les Jésuites au XVIII^e siècle (cour intérieure, dessin de 1858); l'église du collège sous les Jésuites au XVII^e siècle (façade); vue de l'ancien collège, rue des Jacobins et rue du Collège (L. D. 1853); plan au XVIII^e siècle (dessin de C. Pinsard).

53. Archives de la Somme, D. 2.

54. Archives municipales d'Amiens, BB. reg. 46.

55. Archives communales, BB. 38, fol. 87.

l'affaire eut enfin abouti, personne et biens à la Compagnie de Jésus. Jean, chancelier de la cathédrale et conseiller clerc au présidial, ne montra pas moins de générosité. Déjà bienfaiteur du collège d'Eu, il résigna pourtant à cette nouvelle fondation ses deux prieurés de Prémontier et de Saint-Denis.

Ouvert le 1^{er} octobre 1608 avec 500 élèves, le collège connut immédiatement le succès. Dès 1609, il compte 700 élèves et le nombre va toujours croissant. Tellement que la difficulté de loger des classes toujours plus nombreuses devient pour les supérieurs une préoccupation constante. Le 12 décembre 1625, en chambre du conseil, le premier échevin constate que « le nombre des escolliers estoit tellement augmenté tant des originaires de ceste ville que de plusieurs aultres de la province qu'il estoit comme impossible de les recevoir dans les anciens batimenz destinez pour les classes, sy ruineux et caducqs d'ailleurs que jamais on ne s'en est servy sinon par nécessité et attendant une première commodité... Pourquoi, ajoutait le premier échevin, il y a desja cinq ou six ans, les RR. PP. Jésuites furent contrainctz d'entreprendre un bastiment, lequel, ayant esté élevé par leurs moiens et secours d'honnestes bourgeois à dix huict pieds hors de terre ou environ, estoit demeuré depuis ce temps imparfait et en danger de tomber en ruynes, ainsi que l'on pouvoir voir ». Il insistait donc, remarquant que « ceste affaire regardant non seulement le bien et honneur de la ville mais aussy la commodité de toute la province, il estoit très important de adviser de moiens les plus convenables pour achever le bastiment commencé »⁵⁶. Quatre ans se passent, et le 5 juillet 1629, l'affaire revient de nouveau sur le tapis de l'assemblée communale⁵⁷. Devant les notables assemblés, le premier échevin représente que « le recteur du collège

56. Archives de la ville d'Amiens, BB. reg. 61, fol. 164, 1625.

57. Archives de la ville d'Amiens, BB. reg. 62, fol. 131.

des Pères Jésuites de cette ville l'est venu trouver diverses fois dans sa maison depuis quelques jours, et représenté la grande incommodité que reçoivent à présent les escolliers du dit collège, faulte de classes suffisantes, à cause du grand nombre d'iceux montant à quatorze ou quinze cens, et de la caducité d'aucunes desdictes classes, lesquelles menacent ruine, lesditz escolliers n'y pouvoient estre en seureté de leurs personnes, de faict que, depuis peu de jours, dans la quatrième classe, un quart d'heure après la leçon finie, et que tous les escolliers en estoient sortis, il tomba une poutre d'en hault, qui eust infailliblement causé un très grand inconvénient sy cela fut arrivé durant la leçon, à quoy il estoit nécessaire de pourvoir le plus promptement que faire se pourroit; — luy aiant aussi remonstré ledit père recteur qu'il estoit comme nécessaire, pour la perfection du dit collège et commodité publique, notamment des habitans de ladicte ville, d'adjouster un second cours de philosophie à celluy qui y est à présent, d'autant qu'une partie des escolliers, après avoir esté deux ans en première, désirans commencer leur cours de philosophie, sont contrainctz, faulte de classe de logique, quicter ledict collège, pour aller faire leurs cours dans Paris, ou autre lieu; pourquoy il y avoit un maistre de logique tout prest, pour commencer un second cours dès la St. Remy prochain; mais qu'ilz ne pouvoient à présent satisfaire à tous ces fonz, estans endebtez pour les bastimens ja faictz audict collège, d'une somme notable, telle que de sept mil livres et plus, et qu'en ceste extrémité, ils ne pouvoient espérer un plus prompt secours que de la communauté de ladicte ville, laquelle a le principal intérêt à tout ce qui est représenté cy-dessus, et que, faute d'une nouvelle classe, ils ne pouvoient accomplir le dessein qu'ilz en ont dès longtemps; — adjoustant ledict sieur premier eschevin, qu'ayant ci-devant communiqué ces remonstrances dudict père recteur à ses confrères eschevins, ils

trouvèrent à propos de se transporter audit collège et visiter les classes, où ils recogneurent la grande caducité d'aucunes d'icelles et le peu de capacité qu'elles ont de contenir un sy grand nombre d'escholliers.

» Sur quoy l'affaire mise en délibération, après que ledict sieur premier a représenté l'incommodité présente du corps de la ville, à cause des fraiz extraordinaires qu'il a convenu faire ces dernières années pour les causes assés notoires à un chacun, et pourquoy il ne se pouvoit à présent espérer aucun secours des deniers communs de la dicte ville, mais bien du revenu de la maladrerie de la Magdeleine, destiné à œuvres pies (duquel le receveur de ladicte maladrerie auroit faict entendre y avoir à présent reste en fonds de mil à douze cens livres, toutes charges ordinaires paiées), a esté résolu et arrêté par toute la compagnie unanimement, que le revenu de ladicte maladrerie ayant esté de tout temps employé en œuvres pies et ne pouvant à présent estre utilement employé qu'à l'effect de la nécessité présente dudict collège représentée cy-dessus, il sera expédié mandement au recepveur du revenu de ladicte maladrerie de délivrer ausdicts PP. Jésuites la somme de mil livres, sur ce qui peut estre à présent deub de reste du revenu de ladicte maladrerie, toutes charges ordinaires acquittées, pour estre employée par lesdictz pères aux fins que dessus ».

Le 5 septembre de l'année suivante 1630, nouvelle requête : « Sur ce que les Pères Jésuites avoyent soufferts une perte très notable au feu de meschef arrivé à leur maison qui avoit embrazé un des principaulx corps de logis de leur collège, lequel ils faisoient rebastir et construire de nouveau avecq beaucoup de peine, attendu que desja ilz ont ci-devant faict de grandes dépenses en la construction d'un autre corps de logis, où sont plusieurs classes et salles de déclamations, ce qui auroit mesme donné subject à Mgr. l'Evesque d'Amyens, leur permettre de faire

une coeuillette par toutes les paroisses de la ville, et que le général des habitans estant en quelque façon intéressé à la susdicte ruyne, à cause de leurs enfans qui sont instruits par les dicts Pères Jésuites, oultre plusieurs secours, tant pour les confessions, prédications que autres exercices spirituels », l'Assemblée communale résolut de leur donner une somme de 300 livres⁵⁸.

Dans l'histoire de la Picardie, les années qui suivent, années de guerre, d'invasions et d'incendies, de pestes et de dévastations, comptent parmi les plus sombres qu'ait connues cette Province, alors frontière du royaume de France. Quel fut en ces circonstances le sort du collège ? Ce serait alourdir inconsidérément cette notice que d'entrer en des détails. Notons seulement⁵⁹ qu'en octobre 1648, Charles Turmel est appelé à Amiens pour y préparer les plans d'un remaniement intégral des constructions du collège. Arrivé, semble-t-il, vers la fin de l'année scolaire, à cette époque où le personnel des collèges prend à la campagne quelques semaines de détente, Turmel commence par lever un « plan de la Bouteillerie, maison de récréation de la Compagnie de Jésus en la ville d'Amiens » : — état des lieux, « advenues à faire, plans des futurs bâtimens », etc...⁶⁰. Fantaisie d'artiste, semble-t-il, car c'est bien autre chose que les supérieurs vont lui demander. Au cours de l'année 1649, Turmel en effet étudie sur place le projet d'un nouvel établissement et, conformément à ses habitudes, en juin et juillet il est en mesure de soumettre aux supérieurs deux études parallèles : un « plan du collège d'Amiens tel qu'il se trouve à présent »⁶¹ et un « plan du collège d'Amiens tel qu'il devrait être »⁶². Couvrant

58. Archives de la ville d'Amiens, BB., fol. 170.

59. Les registres des délibérations de l'échevinage d'Amiens font défaut de juin 1642 à octobre 1650 et la même lacune existe dans les annales du collège conservées aux archives de la Compagnie.

60. Recueil de Quimper, fol. 234.

61. Recueil de Quimper, fol. 232.

62. Recueil de Quimper, fol. 233.

le quartier compris entre « le Mail, le jardin des Feuillants, la maison des religieuses du Paraclet, le grand cimetière et la rue de Noyon », le nouveau collège doit être doté d'une importante église et d'une salle d'Actes édifiées sur l'emplacement de maisons particulières contiguës au collège et indiquées sur le plan précédent. Dans quelle mesure ces projets furent-ils pris au sérieux ? Nous ne saurions le dire. Si, toute l'année 1649-1650, Turmel est encore certainement à Amiens, il ne semble pourtant pas que son projet ait été pris en considération, car, quinze ans plus tard, en 1664, nous voyons de nouveau les Jésuites et l'échevinage préoccupés de l'agrandissement de l'église du collège⁶³. « Sur ce qui a esté représenté par les RR. PP. de la Compagnie de Jésus de ceste ville, s'estans trouvez obleigez, depuis la paix, d'agrandir leur église, pour y contenir leur nombre d'escoliers, avoient commencé par la construction de quelques chappelles et employé à cest effect toute la terre quy leur appartenoit et quy faict l'aisle droicte de ladicte église; mais comme elle se trouve encore trop petite et qu'ils ne poeuvent l'agrandir que du costé du cloistre de St. Denis, lesdicts Révérents Pères ont présenté leur requeste »; concession à eux faite de la portion de terre qu'ils demandent, pour y établir la dite chapelle, « à la charge qu'ils feront faire deux portes aux deux bouts de ladicte chapelle, pour le passage des processions quy se font esdicts cloistres, et de faire mettre sur lesdictes portes en dehors les mesmes armes de la ville quy sont sur les arcades audit cloistre, et encore à la charge que les familles quy ont eu leurs sépultures en cest endroit l'auront de mesme et avecq la mesme liberté dans ladicte chappelle par MM. les Curez et les congrégez des paroisses de leur demeure, que le présent acte sera inséré dans une plaque de cuivre qui sera attachée à un pilier de la dite chapelle ».

63. Archives municipales, BB. 69, fol. 34, 22 février 1664.

A quelle époque le frère Turmel quitte-t-il Amiens ? En quelle maison de la Compagnie est-il alors appelé ? Une lacune de dix ans dans nos archives ne nous permet pas de répondre avec certitude à ces questions. « Un Brouillard du collège de Rouen tel qu'il est à présent, 1650⁶⁴, et quelques autres documents conservés dans le Recueil de Quimper laissent penser qu'en cette année Turmel a dû séjourner à Rouen. Jusqu'en 1657 cependant, exception faite des années 1653-1654 où le Recueil de Quimper nous autorise à le placer au collège de Caen puisqu'il dresse en décembre 1653 une « Elévation intérieure et extérieure et plan d'une grande église »⁶⁵, puis en 1654 un « plan du Couvent des Carmélites de Caen »⁶⁶ et de l'année 1654-1655 où un catalogue du personnel le signale au collège de Blois, nous ignorons sa destinée, ses voyages, ses travaux. A Blois, cependant, il paraît certain qu'outre ses fonctions de « portier, réfectoier et sacristain », il s'occupe d'architecture. Si réservé d'ordinaire sur la construction de ce collège et de son église, l'annaliste du collège de Blois écrit en effet en 1655 : « *Templum nostrum excrevit hoc anno adusque tabulatum...* »; et l'année suivante, 1656 : « *Trium columnarum templi novi ruina modico sumptu reparata est, industria unius e Nostris qui architectonicam mire callet* ».

Désormais d'ailleurs le Recueil de Quimper devient plus sobre en documents révélateurs. Réduit aux seuls catalogues du personnel, il ne nous est guère possible que de suivre, dans ses dernières étapes, l'architecte qui vient d'atteindre la soixantaine. « Portier et architecte » à Vannes, de la fin de 1657 à l'été de 1659; « réfectoier et *ad omnia* » à Bourges, de 1659 à 1662; de nouveau à Vannes, « sacristain et infirmier » en 1662-1663, Turmel reprend enfin ici quelque activité dans la carrière puisque

64. Recueil de Quimper, fol. 226.

65. Recueil de Quimper, fol. 138.

66. Recueil de Quimper, fol. 259.

de 1663 à 1667 il est qualifié « préposé à la construction de la nouvelle église ».

M. Alfred Lallemand, parlant, dans l'*Annuaire du Morbihan* de 1859, de la chapelle du collège de Vannes, écrit qu'« elle fut érigée sous la direction du P. Adrien Daran, mort en 1670 ».

Né le 4 novembre 1616, entré au noviciat le 7 septembre 1633, le P. Adrien Daran fut d'abord destiné aux Missions et envoyé au Canada où il émit le 2 juillet 1649 ses derniers vœux de religion. Au bout de quatre ans cependant, les attaques répétées des Iroquois ayant contraint les supérieurs à renvoyer en France nombre de missionnaires qu'il était inutile de laisser massacrer sans profit, le P. Adrien Daran fut appliqué à la maison de Vannes. Une de ses premières initiatives apostoliques fut la création d'une Congrégation mariale d'artisans qui modifia bientôt profondément l'esprit de la population. Le désir lui vint alors de doter le collège de l'église qui manquait à toutes les œuvres. Espérant contre tout espoir, sans autre ressource qu'un louis d'or et la permission des supérieurs... il se mit à l'œuvre. Une admirable conviction l'animait que, l'obéissance bénissant son entreprise, jamais la Providence divine ne l'abandonnerait à ses propres moyens. Il amena une noble et très pieuse femme à devenir sa collaboratrice, il chercha partout des quêteurs. Les saints même furent mobilisés et quand, ce qui arriva fréquemment, tout espoir semblait perdu, il n'hésita pas à leur écrire, de sa propre main, des lettres où il leur exposait ses désirs et ses besoins. Il fut si bien exaucé qu'en moins de huit ans, il trouva les dix mille écus d'or nécessaires pour élever l'église jusqu'à la naissance des voûtes. Dieu ayant paru diriger en personne l'entreprise, le Père Daran fit, avant de mourir, graver en lettres d'or cette devise sur la façade : « *Fundavit eam. Altissimus* »... « Cet homme était un saint », dit l'évêque de Vannes, lorsque faisant pour la première

fois son entrée dans la ville épiscopale il daigna venir prier sur la tombe du Père Adrien Daran... ».

Le P. Adrien Daran a joué dans la construction de l'église un rôle, le premier, même, c'est incontestable, et l'historien du collège de Vannes en a transmis le souvenir à la postérité dans une notice demeurée manuscrite, que nos lecteurs ne liront pas sans intérêt (App. IV). Mais s'il fut l'initiateur, s'il resta jusqu'à sa mort l'animateur, la collaboration du frère Charles Turmel à cette entreprise est trop clairement établie par les Catalogues pour ne pas être mise ici en relief. Directeur de la Congrégation des artisans au collège de Vannes, consultant de la maison, confesseur ordinaire dans la chapelle du collège, en 1662, 1663, 1664, années où Turmel figure déjà sur le catalogue de la Maison comme sacristain et infirmier, le P. Adrien Daran devient en effet ministre du Collège en 1665, en même temps que Turmel reçoit le titre de « préposé aux constructions de la nouvelle église ». Quand en 1667, Turmel appelé à Quimper par les Pères Bordier, provincial, et Jégou, recteur, quitte Vannes, le P. Daran reste ministre deux ans encore. En 1669 seulement, sa tâche terminée et ses forces épuisées, il reprend ses anciennes fonctions pour mourir d'ailleurs bientôt, le 21 mai 1670.

Parle-t-on architecture ? direction effective de travaux ? l'église du collège de Vannes est certainement l'œuvre du frère Charles Turmel ; l'eût-il entreprise et conduite à bonne fin sans le Père Adrien Daran : certainement non ⁶⁷.

M. Charles Fierville raconte dans son *Histoire du Collège de Quimper* ⁶⁸ comment « sa construction, commencée en

⁶⁷. Turmel quitta Vannes avant que la construction de la chapelle fût terminée. Le 23 novembre 1678, Jean Caillot, architecte et entrepreneur à Vannes, s'engagea à élever avant le 25 novembre 1679 ce qui restait à faire du portail et à construire une voûte en cul de four au-dessus du maître-autel. Le travail devait être fait, sauf quelques détails, conformément à un dessin — peut-être de Turmel — remis à Caillot par le recteur du collège (Arch. du Morbihan, E. 364, minute de Leclerc, notaire à Vannes. — LALLEMAND, *Origines de Vannes*, p. 169).

⁶⁸. Paris, Hachette, 1864, gr. in-8°, 172 p.

1621, ne fut terminée, si on y comprend l'église, qu'en 1748 ». Dubuisson-Aubenay dans son *Itinéraire de Bretagne en 1636*⁶⁹ déjà cité, note cependant qu'à cette date les Jésuites occupaient déjà à Quimper deux corps de logis en potence de pierres de taille fort beaux et de grande et honnête apparence comme pour veoir et commander sur la ville »; en 1655-1656, il ne restait guère à construire que l'église; et c'est elle que, le 3 août 1666, une convention signée par les PP. Bordier, provincial des Jésuites, et Jégou, recteur du collège, d'une part, et les représentants des habitants de la ville, d'autre part, décidait de mettre en chantier. Les Pères promettaient de construire l'église dans un délai de quatre ans et deux plans de l'édifice projeté étaient annexés à l'acte. Sur l'un on lit cette marque : « Plan de l'église du noviciat de Paris », et sur l'autre : « Elévation du dedans et du dehors de l'église du noviciat de Paris ». Les deux plans des Archives départementales du Finistère, écrit M. Bourde de la Rogerie, présentent quant au dessin et à l'écriture, la plus grande analogie avec plusieurs des plans de Martellange conservés à la bibliothèque municipale, notamment avec les plans du collège de Rennes. On peut supposer que le frère Turmel avait conservé quelques dessins de son maître, mort en 1645⁷⁰, qu'il les avait laissés au collège de Quimper et que, le 3 août 1666, les Jésuites proposèrent aux bourgeois les plans de l'édifice qu'il leur semblait le plus facile de construire. La promesse des PP. Bordier et Jégou ne fut pas exactement tenue en ce qui concernait la durée de la construction de la chapelle; mais les constructeurs suivirent les plans annexés à la convention de 1666⁷¹. L'architecte qui dresse définitivement les plans, le directeur des travaux qui jette enfin les fondations et commence l'église du collège de Quimper, nous le connaissons : c'est le frère

69. *Itinéraire de Bretagne en 1636*, t. I, p. 119-130.

70. Non, mais le 3 octobre 1641.

71. H. DE LA ROGERIE, *op. cit.*, p. 17.

Charles Turmel lui-même. En 1633 déjà, étant à Orléans, il avait regu du R. P. Jacquinet, provincial, l'ordre de dresser un plan pour Quimper, mais aucune suite n'avait été donnée à ce projet. En 1666, occupé à Vannes, comme on lui demandait d'urgence un projet, il envoya les documents ci-dessus qu'il gardait par devers lui. Un an plus tard, il était appelé à Quimper pour diriger lui-même les travaux.

Originaire de Quimper, élève de Martellange, son collaborateur dans la construction des collèges d'Orléans et de Blois, l'exécuteur familiarisé avec tant de plans du maître comme en fait foi le Recueil de Quimper, Turmel, qui avait vu élever à la fois, l'église de la Maison professe et la chapelle du Noviciat de Paris, dut éprouver une satisfaction singulière à doter sa petite patrie d'une réplique de cette chapelle du noviciat considérée comme le chef-d'œuvre de Martellange. Maintenant revenu au collège d'où il était parti cinquante ans plus tôt pour entrer dans la Compagnie de Jésus, le vieil architecte, tout en dessinant le plan d'une chapelle pour Lanniron⁷², maison de campagne des évêques de Cornouaille, se complait dans cette perspective. Mais ici comme ailleurs, on se heurte à d'insurmontables difficultés financières. Le 27 septembre 1674, écrit M. Fierville dans son *Histoire du Collège de Quimper*⁷³, contrairement à la transaction du 3 août 1666, les Jésuites n'avaient encore donné ni le devis de leur église, ni le compte des deniers qu'ils y avaient employés; le procès-verbal ne fut fait que le 26 septembre 1675 par François Le Goazre, sieur de Kervélégan, doyen des conseillers au siège présidial. La valeur des travaux exécutés montait à 30.022 livres (environ 63.000 francs de notre monnaie⁷⁴). En 1688, l'édifice aurait dû être achevé; les 57.000 livres

72. Recueil de Quimper, fol. 261.

73. L'ouvrage présente en tête une médiocre lithographie de la façade du collège. Le musée d'archéologie de Quimper a reçu récemment une excellente vue de cet édifice exécutée vers 1850.

74. Evaluation de 1864.

étaient dépensées, et on n'était arrivé qu'à l'entablement. Il restait encore à faire la voûte, le portail, la charpente, la couverture et le dedans. Il fallut bien que les Jésuites s'adressassent à Louis XIV⁷⁵.

Entre temps cependant, le frère Charles Turmel avait rendu son âme à Dieu. Le 9 octobre 1675, âgé de 78 ans, l'heure du repos avait sonné pour l'humble et laborieux ouvrier. Frappé d'une attaque d'apoplexie, il s'affaissa subitement et mourut sur-le-champ. La coutume étant à cette époque que le lendemain même de l'enterrement le supérieur de la maison envoyât à toute la province un éloge du défunt, on aurait pu espérer du recteur de Quimper, René de Kermeydic, vu surtout les longs services du frère Charles Turmel dans un emploi sortant de l'ordinaire, qu'il lui rendit un hommage mérité. Trois ou quatre lignes seulement recommandèrent aux prières de ses frères l'âme de celui que toute sa vie les supérieurs avaient pourtant qualifié dans leurs notes : « un excellent religieux et un architecte expérimenté ». On rendit pourtant à sa mémoire cet hommage qu'« au goût du travail, il joignait l'esprit de prière et s'entretenait volontiers des choses de Dieu ».

75. Fierville, *op. cit.*, p. 33.